

Palomarès : 250 habitants, 3 000 Américains, 250 journalistes et une inquiétante voisine.

Palomarès, le village espagnol qui reçut quatre bombes atomiques sur la tête le mois dernier, vit toujours dans le « suspense » d'un roman de science-fiction. Il reste une bombe H, introuvable, devant la plage, par 400 m de fond. Les Américains la repêcheront-ils ? En attendant, le prix du terrain monte et les habitants revivent pour les curieux qui affluent de toutes parts les heures tragiques de l'accident (voir pages suivantes).

LE VILLAGE QUI VIT AVEC SA BOMBE "H"

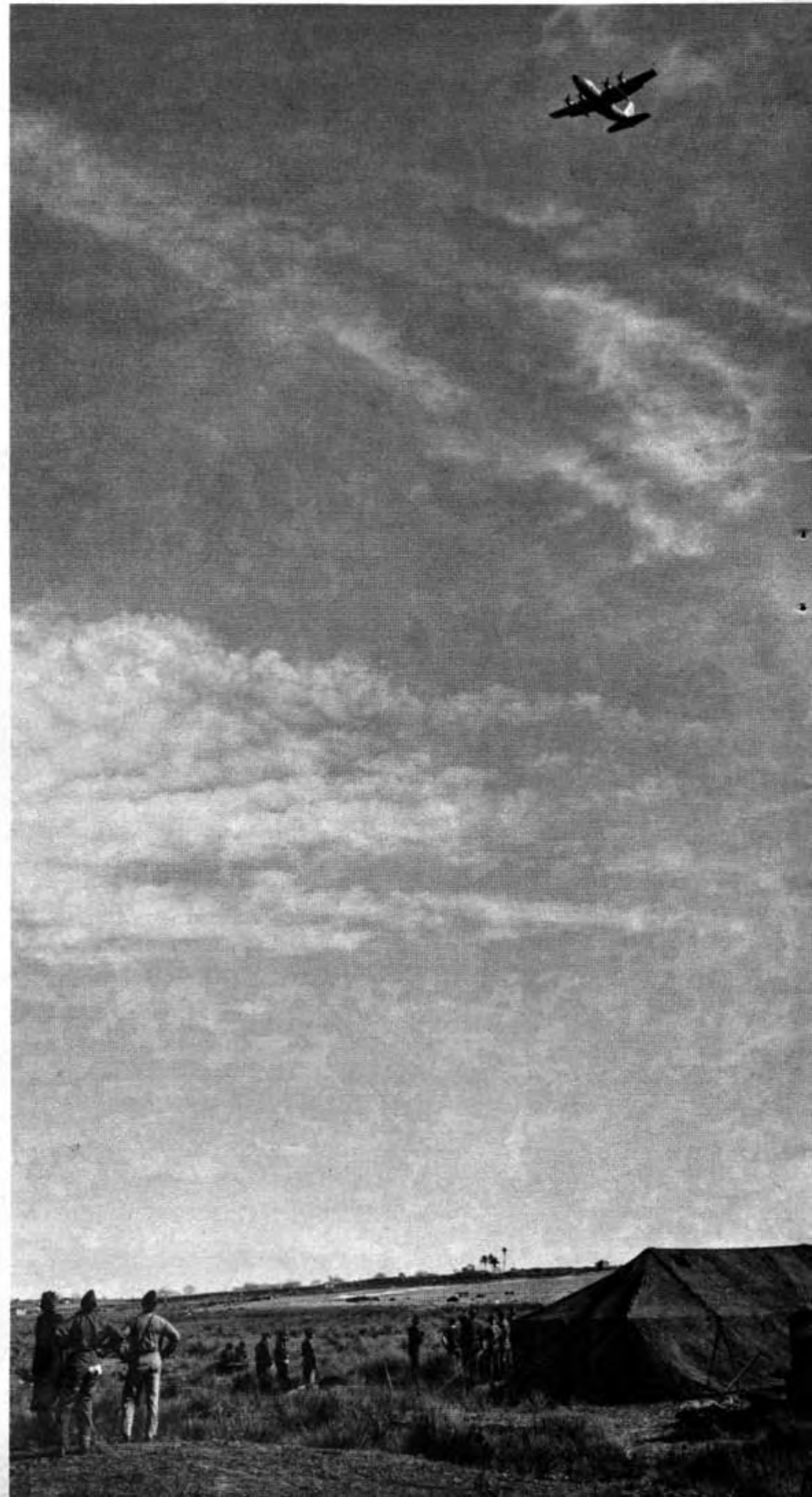
Combinaison jaune, compteurs Geiger : les spécialistes nucléaires américains.



Les Guardias civiles bouclent toutes les issues qui conduisent au périmètre menacé.



Depuis un mois et demi, les recherches se poursuivent sur terre, sur mer et même depuis le ciel.



*Ils ne savent pas encore
s'ils sont radio-actifs.
Ils attendent l'examen
des compteurs Geiger.*





« Tout le village a entendu une explosion formidable, raconte Pedro Ramirez, producteur de tomates, et il y a eu un grand éclair éblouissant. Deux avions piquaient vers le sol »

**J'AI ÉTÉ AVEUGLÉ
PAR UN ÉCLAIR. LES FEMMES
CRIAIENT : « C'EST LA FIN
DU MONDE. »**



dans une colonne de flammes noires. Il y a des gens qui disent avoir vu trois avions, peut-être étaient-ce des morceaux d'avions ? Nous avons trop peur pour compter juste. »

Les gens de Palomarès (ci-contre) vivaient à l'heure de la mule. Le coup de tonnerre de l'accident les plonge dans l'âge atomique. Les bombardiers américains B. 52, chargés de quatre bombes H, qui volent jour et nuit autour des frontières soviétiques se ravitaillent en carburant en deux points du globe : au-dessus de l'Alaska et au-dessus de l'Espagne où, à 10 000 m d'altitude et à 800 km à l'heure, l'avion citerne KC 135 leur transfuse 40 tonnes de carburant. C'est la première fois qu'une collision se produit pendant ce ravitaillement. Pour le village qui vivait dans la solitude — et qui crut un instant à la fin du monde — cet accident de science-fiction apportait une curieuse gloire: en quelques heures ses habitants durent loger 250 journalistes et 1 500 soldats américains.





L'Espagne ne veut plus que son sort dépende de ces clés : pendues au cou d'un des officiers américains qui contrôlent les « vols non identifiés », elles « déverrouillent » l'explosion atomique.





Un B 52 ravitaillé en plein vol. Il utilise le TR 4, carburant terriblement volatil. L'avion-citerne en porte 40 tonnes.

DANS LES
SOUTERRAINS DU S.A.C., LES
CERVEAUX ÉLECTRONIQUES
N'AVAIENT PAS
TOUT PRÉVU...



L'architecte Puig, l'« atomisé » de Palomarès.

L'opération ravitaillement en vol est parfaitement « programmée » par des cerveaux électroniques enfouis sous terre dans les postes de commandement secrets du Strategic Air Command. Ils avaient tout prévu pour qu'en cas de chute la bombe n'explose pas : six sécurités successives. Mais ils n'ont pas pu empêcher qu'elle se fende en arrivant au sol. Le village de Palomarès a échappé à une terrible catastrophe, mais « en fin de compte », dit le physicien madrilène chargé du dispensaire anti-atomique installé par les autorités « on attrape plus de radio-activité en visitant un centre nucléaire qu'en labourant un champ de tomates à Palomarès ».

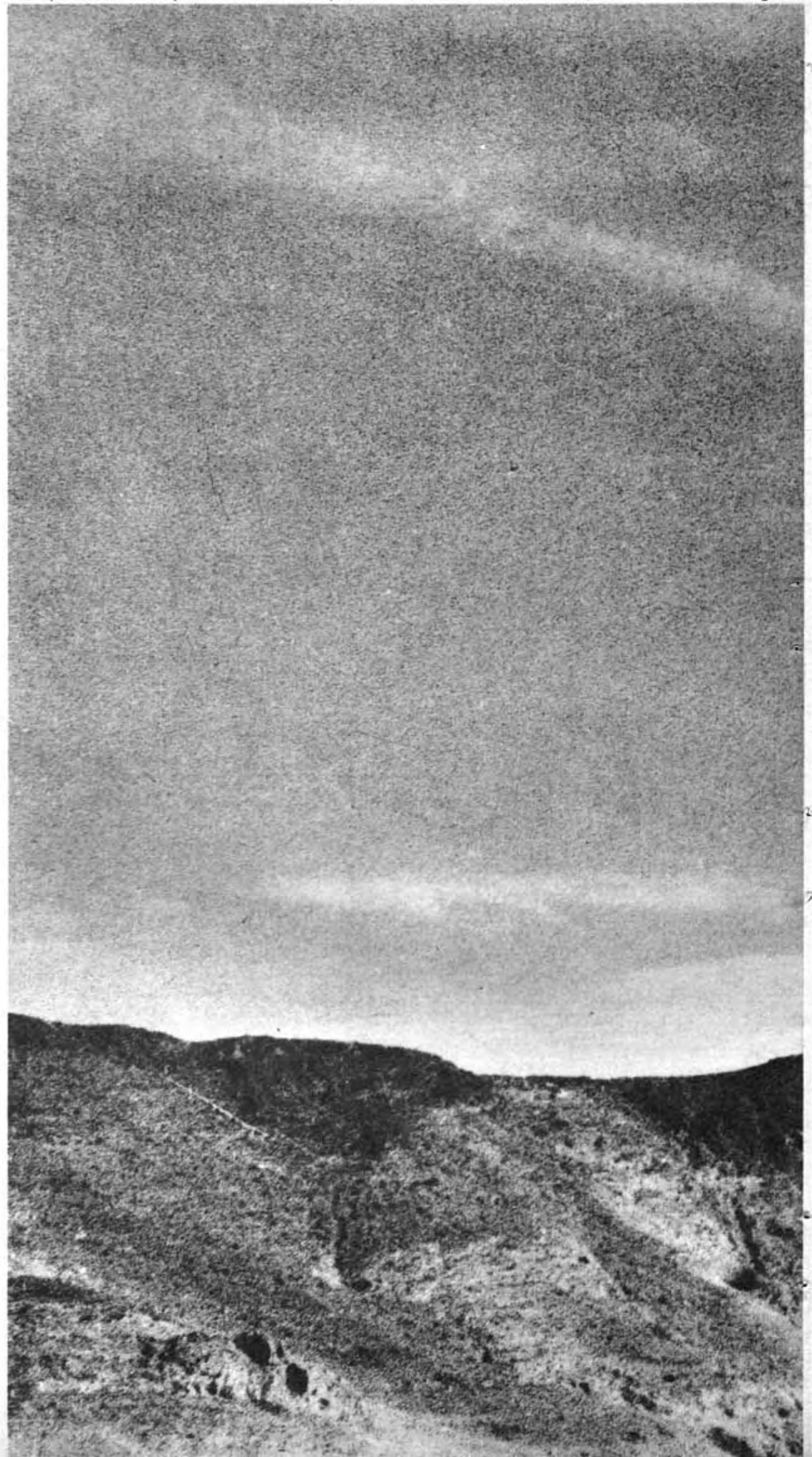
◀ A l'école sous l'image de la Vierge, la population est examinée au compteur Geiger. Au mur, opération « No dust » : pas de poussière. (Elle propagerait la radio-activité.)



Enquêtant dans toute la région d'Almeria, après s'être heurtés au mutisme des autorités américaines, nos reporters découvrirent qu'à 25 kilomètres de Palomarès, un Anglais en vacances avait pris la seule photo de l'accident. Eddie Fowlie, un Britannique amoureux du soleil était sur la terrasse de sa maison quand une violente explosion secoua les murs. Un beau nuage blanc s'épanouissait dans le ciel bleu. Il saisit son appareil pour le photographier.

C'est là qu'Eddie Fowlie prit la photo de l'accident dont il fut le témoin.

Le film des vacances de Mr. Fowlie. Deuxième photo : l'accident atomique. Les spécialistes français de l'aéronautique ont commenté ainsi cette photo : 1° Le « nuage »



« Une fusée », pensa-t-il. Ensuite, il vit dans ses jumelles un avion à réaction s'éloigner du nuage et des petites choses blanches se détacher — qui étaient les parachutes portant l'équipage en perdition. La position du photographe, la hauteur (10 000 m) et la distance focale de l'objectif employé permettent de calculer la dimension du nuage de l'explosion : un kilomètre.

REPORTAGE MONIQUE VALLS / VICK VANCE
JEAN-PIERRE BIOT

Exclusivité mondiale

LA SEULE PHOTO
DE L'EXPLOSION. LE PENTAGONE NE L'A
PAS ENCORE. NOS REPORTERS
L'ONT DÉCOUVERTE

(cristaux de glace formés par la condensation) signifie bien explosion et non incendie; 2° La trace oblique est celle d'un des avions perdant de la vitesse avant l'accident.



CENT MILLIONS PAR JOUR, MAIS LES TOMATES NE POUSSERONT PLUS

C'est un paysan espagnol, probablement pauvre comme Don Quichotte, mais qui tient, pour le physique, plutôt de Sancho Panza.

Il a un chapeau au ras des yeux, l'air réjoui, trois tomates à la main au bout d'une branche feuillue, et il entre au dispensaire antiatomique de son village. Car son village, Palomarès, oublié depuis quelques siècles, en bas de la côte d'Andalousie, avec ses vingt maisons blanchies à la chaux, 6 vaches, 8 cochons, une cinquantaine de poules et 250 êtres humains, est bien en avance sur le reste de

l'Espagne : il a ses compteurs Geiger à la mairie.

L'opérateur en blouse blanche promène lentement sur les trois tomates un objet en forme de lampe-torche qu'un fil relie à une boîte de la taille d'un poste de radio. L'appareil est de marque française et vient de l'Institut d'études nucléaires de Madrid. Lorsqu'il fait entendre un crépitement, cela veut dire qu'il y a de la radioactivité. Mais il n'en fait pas entendre. Les tomates se taisent.

On passe alors aux chaussures de l'homme : le compteur reste silencieux.

Devant les genoux de l'architecte, le compteur Geiger crépite

Le paysan repart avec ses tomates et son chapeau un peu trop grand et la vie continue à Palomarès.

Mais c'est une drôle de vie, depuis le jour où une énorme boule de feu et un coup de tonnerre, éclatant au-dessus de leur tête, précipitèrent les habitants hors de leurs maisons.

« Très Sainte Vierge, s'écrie la bonne femme chez qui un grand morceau du moteur est tombé, on nous a tellement dit que le monde se terminerait par le feu que j'ai cru que c'était la fin du monde ! » Quarante tonnes de carburant pour moteurs à réaction — la contenance d'un avion-citerne KC 75 — venaient d'exploser au-dessus du village.

C'était le jour de la fête de San Anton (un simple abbé qu'il ne faut pas confondre avec San Antonio, c'est-à-dire saint Antoine) et qui protège tous les animaux de la ferme : veaux, vaches, cochons, couvées, etc...

Aucune des braves femmes de Palomarès, après ce qui vient de se passer, ne doutera plus jamais de l'efficacité de San Anton. Il ne peut s'agir en effet d'autre chose que d'un miracle : trois bombes atomiques, huit hommes enflammés, 200 tonnes de pièces métalliques incandescentes, tombent dans un espace de six hectares où vivent deux cents personnes et il n'y a pas une volaille blessée !

Les habitants, une fois la première peur passée, ont ramassé ce qui restait des malheureux aviateurs.

C'était, paraît-il, affreux.

Le señor Puig, un architecte de Madrid, qui se trouvait là, et dont l'âme sensible répugne aux spectacles de ce genre, s'éloigna des corps mutilés. Il découvrit dans un champ de tomates un « truc » de 1,20 m de haut et de 40 cm de diamètre environ, fiché dans le sol. Il s'agenouilla devant, non pas pour rendre hommage à un moderne dieu de la Violence, mais pour gratter de la chose la terre dont elle était souillée — dans l'espoir de découvrir une inscription susceptible d'indiquer la nationalité de l'avion détruit.

Le señor Puig ne découvrit pas d'inscription.

Quelques heures plus tard, quelque chose d'autre tomba du ciel : un grand hélicoptère, d'où descendirent un général américain et sa suite, avec un interprète et un médecin.

Le général posa des questions, puis s'envola.

Ensuite, un jour s'écoula pendant lequel il ne se passa rien.

Les poules pondirent, les tomates furent mises en caisses et portées à la coopérative, les veaux têtèrent, et les enfants allèrent à l'école, un modeste bâtiment neuf devant lequel un autre « truc » était tombé.

Puis une armée de mille hommes, montés sur deux cents véhicules, camions, jeeps, bulldozers, s'avancèrent vers le village : les Américains arrivaient.

Ils arrivaient comme ils arrivent

d'habitude avec des casquettes vertes, des nègres, des rires, des bruits de moteurs, un cinéma de campagne à grand écran, une blanchisserie automatique, des groupes électrogènes, des antennes de T.S.F. et des officiers de public-relations chargés de s'excuser d'arriver.

Les habitants apprirent alors que les « trucs » allongés et métalliques tombés dans leurs jardins étaient tout simplement des bombes atomiques.

On ne le leur annonça pas officiellement.

Mais comme des hommes masqués de bleu, gantés de rouge et vêtus de plastique blanc, auscultèrent leurs champs avec des appareils bizarres, suivis de bulldozers qui retournaient la terre où les tomates étaient encore sur pied (afin d'enfouir à un mètre dans le sol où elles deviennent inoffensives, les traces radioactives qui pouvaient être à la surface depuis la chute des avions explosés), il ne pouvait y avoir de doute.

Avant que les bulldozers n'entrasent en action, des files de camions vinrent charger la couche superficielle des sols soupçonnés de contamination pour l'emmener au loin dans une carrière désaffectée où elle va être stockée en attendant d'être, dit-on, emmenée très loin par des navires.

Le señor Puig, lui, l'architecte, était rentré à Madrid depuis longtemps. Il apprit en parlant avec un journaliste américain à Madrid qu'il avait tripoté une bombe H remplie de deutérium et d'uranium, d'une puissance de vingt-cinq mégatonnes, laquelle, en outre, était légèrement fissurée par le choc. Il faut dire qu'elle était tombée de 10 000 mètres d'altitude.

Le señor Puig se rua à l'Institut de Recherches nucléaires de Madrid. On lui apprit que son pantalon surtout était radioactif. Le compteur crépita particulièrement à l'endroit du genou : ce genou qui s'était appuyé contre la terre.



Un « monstre » se profile sur cette terre médiévale : le Plymouth Rock.

On ne lui rendit pas son costume. Un nettoyage antiradioactif, lui dit-on, coûterait plus cher qu'un costume neuf.

Deux cent cinquante journalistes du monde entier envahirent alors Palomarès. A peu près un par habitant. Les autorités placèrent des gardes civils, porteurs du fameux bicorne de cuir bouilli, à l'entrée et à la sortie du village, pour en interdire l'accès — sauf autorisation spéciale.

On estime à trois millions de pesetas les sommes dépensées par les journalistes dans la région depuis le début de l'événement. Mais cette somme ne profita pas aux villageois. Elle fut dépensée dans les hôtels d'Almeria, à 90 kilomètres de là.

Pour les habitants de ce village qui n'a pas le téléphone, et qui vit de ses récoltes de tomates, le malheur, en même temps qu'une certaine forme de gloire, venait de s'installer.

Personne, excepté l'architecte de passage, n'avait fait crépiter le compteur Geiger. Mais les petits drapeaux rouges plantés dans leurs champs signifiaient pour ces paysans que leur sol bien-aimé n'était plus sûr. Mais les tomates avaient été écrasées par les bulldozers. Et il n'était pas question de semer quelque chose d'autre à la place pour le moment dans ces terrains interdits.

De toute manière, sur les marchés de la région, personne ne voudrait plus acheter, avant longtemps, les légumes soi-disant atomiques de Palomarès.

José, le coiffeur du village, lui, passa dans le camp américain avec ses peignes et ses tondeuses. Il s'installa au milieu des tentes

kaki, sous l'inscription : « Joe's Barber Shop ».

Les pêcheurs de Villaricos, le village marin qui jouxte Palomarès, ne pouvaient plus pêcher, les navires de guerre s'étant emparés de leur espace vital pour essayer de repêcher la bombe et tout ce qui avait fait partie des deux avions accidentés — y compris trois aviateurs qui avaient améri en parachute, projetés à la fois par leurs sièges éjectables et la force de l'explosion.

Ils trouvèrent de l'emploi au camp comme manœuvres, à 150 pesetas la journée. Auparavant, ils vendaient leur poisson 20 pesetas le kilo et ils n'en prenaient à eux tous, en moyenne, que vingt kilos par jour.

Appliquant les règles inspirées de Mao Tsé-toung qui veulent que le soldat soit avec la population comme le poisson dans l'eau, le commandement du camp américain prit cette étrange décision de coiffer tous ses hommes du béret local au lieu de la casquette réglementaire. Le tenancier de l'épicerie-bazar reçut avec étonnement une commande de 2 000 bérets. On découvrit à cette occasion que les Américains ont la tête plus grosse que les Espagnols : il fallut faire venir des tailles au-dessus.

Le bruit courut dans les autres villages que les Américains, en dédommagement des champs retournés et des récoltes compromises, allaient distribuer plus de 300 millions de francs.

A Garrucha, à Cuevas, à Vera, villages voisins, où aucun débris d'aucune sorte, atomique ou non, n'était tombé, on se mit à le regretter.

Six semaines après l'accident, le prix des terrains a déjà doublé

Animés par la jalousie, les habitants de ces trois localités déclarent volontiers que les gens de Palomarès font beaucoup d'histoires, se plaignent à tort et à travers d'être beaucoup plus radioactifs qu'ils ne le sont réellement, et exagèrent la quantité de tomates détruite à l'hectare par les bulldozers.

« On m'a promis un million de pesetas, s'écrie cette dame chez

qui le moteur est tombé. Mais en attendant, nous n'avons toujours rien touché, et nos tomates sont perdues. Moi, je ne demandais rien du tout, je demandais simplement qu'on me laisse tranquille avec ma maison, mes bêtes et mes cultures. »

Chose curieuse, le prix des terrains se mit à monter autour de Palomarès.

Avant la pluie de bombes, il attei-

gnait difficilement vingt pesetas le mètre carré. Il passa d'abord à quarante, et bientôt les propriétaires refusèrent de vendre. De tous côtés, attirés par la publicité faite autour de l'événement, arrivent des « investisseurs » qui découvrent la plus pauvre côte de l'Espagne, mais aussi la plus ensoleillée. Le paysage est à peu près celui du Sud tunisien. Avant eux, des cinéastes l'avaient découverte. C'est là qu'on a tourné « Lawrence d'Arabie », un morceau de « Cléopâtre » et « les Centurions ».

A perte de vue, sur des dizaines et des dizaines de kilomètres, il

n'y a pas un végétal. Le paysage, raviné par des siècles d'érosion et desséché par des kilocalories solaires, pourrait avoir été fabriqué par une bombe atomique qui aurait explosé là autrefois. C'est la Lune, mais avec le soleil et la mer. Les navires de la VI^e Flotte de l'U.S. Navy — plus d'une douzaine — sont toujours là devant la côte. Jour et nuit, ils se parlent en clignotant leur langage optique de mât en mât, et toute la journée des vedettes s'affairent d'un bâtiment à l'autre, ou de la côte aux bâtiments, dansant sur les vagues, drapeaux étoilés bien déployés dans le vent.

« No comment » (rien à déclarer), les Américains restent muets

En comparant combien il y avait de navires hier, et combien il en reste aujourd'hui devant l'horizon, on peut essayer d'en déduire si les recherches continuent, prennent de l'ampleur ou vont prendre fin : il s'agit de la 4^e bombe, celle qu'on n'a pas retrouvée à terre et qui par conséquent, en bonne logique, devrait être dans l'eau.

Il faut remarquer, à ce propos, que les autorités américaines ou espagnoles n'ont jamais annoncé le nombre de bombes A ou H qui se trouvaient à bord des avions accidentés. Il faut se contenter de savoir qu'il peut y en avoir actuellement, si l'on en croit les revues militaires spécialisées, à bord des bombardiers B 52, quatre. Les officiers américains, les sous-officiers et les soldats du camp volant installé sur la plage, ont ordre de répondre à toutes les questions, quelles qu'elles soient, par la phrase : « No comment » (rien à déclarer).

Il ne peut y avoir avec eux d'autre dialogue que celui-ci :

— Où vont ces camions jaunes qui transportent de la terre ?

— No comment.

— Pourquoi construisez-vous des baraques en bois ? Est-ce que cela signifie que vous allez rester longtemps ici ?

— No comment !

— Pourquoi vos hommes dans cet autocar ont-ils des bâtons à la main ?

— No comment !

— Pourquoi le plus grand des na-

vires, le « Plymouth Rock » est-il reparti ?

La quatrième bombe a-t-elle été retrouvée ou non ? L'armée américaine cherche-t-elle quelque chose d'autre qu'une bombe ? Des instruments d'un modèle secret, par exemple, et qui ne devraient en aucun cas tomber aux mains de personnes étrangères à ce secret ? N'est-ce pas parce que l'ordre a été donné de récupérer tous les débris d'avions, quels qu'ils soient, que les recherches semblent durer si longtemps ?

No comment.

Ainsi est fait notre monde d'aujourd'hui. Des avions géants qui tournent jour et nuit au-dessus de nos têtes, chargés de bombes, des millions de fois mortelles. Des hommes qui brûlent en hurlant, parce que leur avion-citerne a éclaté à dix kilomètres d'altitude. Des champs de tomates interdits, où ne poussent plus, jusqu'à nouvel ordre, que des petits drapeaux rouges. Des hommes déguisés en grenouilles. Mille soldats qui cherchent par terre des petits bouts de ferraille calcinés, au prix d'une dépense totale de cent millions de francs par jour... Et l'idiot du village de Palomarès, qui marche de sa démarche dansante au milieu de tout cela, avec sa canne de ville et son chapeau noir, en rigolant — et qui paraît tout à coup moins absurde que le reste.